

Sur la tombe d'un enfant

La tristesse s'était installée dans la maison ; tous les cœurs étaient remplis de douleur. Le plus jeune enfant, un garçon de quatre ans, fils unique, joie et espoir de ses parents, était mort. Certes, il leur restait encore deux filles — l'aînée devait cette année faire sa confirmation — de gentilles et bonnes petites filles, mais l'enfant disparu paraît toujours le plus cher, et celui-ci était en outre le plus jeune, et de plus un fils. Oui, une lourde épreuve était tombée sur les parents. Les sœurs s'affligeaient, comme le font généralement les jeunes cœurs, surtout en voyant la douleur de leurs parents ; le père était triste, mais la mère était entièrement accablée par le chagrin. Jour et nuit, elle avait soigné l'enfant malade, l'avait choyé, soulevé et porté dans ses bras ; car c'était sa propre chair et son sang, une partie d'elle-même qui souffrait ! Elle ne pouvait même pas imaginer que son enfant mourût, qu'on le mît dans un cercueil et qu'on l'enterrât sous terre ! Le Seigneur n'aurait pu lui retirer son enfant, pensait-elle, et pourtant, lorsque cela s'était tout de même produit, elle s'était écriée dans un élan de douloureux désespoir :

— Le Seigneur n'en sait rien ! Il a sur terre des serviteurs sans cœur. Ils font ce qu'ils veulent, sans écouter les supplications d'une mère !

Dans son désespoir, elle s'était détournée de Dieu, et des pensées sombres s'étaient emparées d'elle, des pensées concernant la mort éternelle, qui lui suggéraient que l'homme devient poussière dans la poussière et que tout finit ainsi. Saisie par de telles pensées, elle perdit tout point d'appui et s'enfonça de plus en plus dans l'abîme obscur du désespoir.

Durant ces heures pénibles, elle n'eut point de larmes. Elle ne pensait plus à ses jeunes filles ; les larmes de son mari tombaient sur son front, mais elle ne les remarquait pas. Toutes ses pensées étaient occupées par l'enfant défunt, elle ne vivait que de souvenirs le concernant, s'efforçant de ressusciter dans sa mémoire chacune de ses innocentes paroles d'enfant.

Le jour des funérailles arriva ; plusieurs nuits auparavant, la mère n'avait pas dormi, et vers le matin, la fatigue l'avait vaincue — elle s'était assoupie. À ce moment-là, on emporta le cercueil dans une pièce éloignée, afin que la mère n'entendît point les coups de marteau lorsqu'on cloua le couvercle.

En s'éveillant, la mère voulut revoir l'enfant, mais son mari, les larmes aux yeux, lui dit :

— Nous avons cloué le couvercle : il en était temps.

— Si Dieu est si cruel envers moi, murmura-t-elle, que faut-il alors attendre des hommes ! — Et elle fondit en larmes.

On descendit le cercueil dans la tombe ; la mère inconsolable resta assise avec ses filles et les regarda sans les voir ; ses pensées s'étaient détournées de sa famille, de sa maison ; elle s'abandonna à la douleur et devint son jouet, tout comme un navire sans gouvernail ni voiles devient le jouet des vagues. Ainsi passa le jour des funérailles, puis s'écoulèrent des jours monotones, lourds et douloureux. Les gens de la maison regardaient la mère avec des larmes dans les yeux, tristement ; elle n'écoutait point leurs consolations, et d'ailleurs, quelles consolations pouvaient-ils lui offrir — eux-mêmes étaient plongés dans un tel chagrin.

Le sommeil semblait l'avoir complètement abandonnée, alors que lui seul aurait pu lui rendre le meilleur service, en fortifiant son corps et en apaisant son âme. Les siens la pressaient de se coucher ; elle obéissait et restait étendue tranquillement, comme si elle dormait. Mais une nuit, son mari prêta l'oreille à sa respiration, et il lui sembla qu'elle avait enfin trouvé le repos et le soulagement dans le sommeil. Il joignit pieusement les mains, fit sa prière et ne tarda pas à s'endormir lui-même d'un sommeil sain et profond. Il n'entendit point qu'elle se levait, jetait sur elle une robe et sortait doucement de la maison pour se rendre là où, jour et nuit, ses pensées l'attiraient — sur la tombe de son enfant. Elle traversa le jardin attenant à la maison, gagna la campagne et bifurqua sur un sentier menant hors de la ville, vers le cimetière. Personne ne la vit, et elle ne vit personne.

C'était une merveilleuse et claire nuit étoilée. L'air était encore si doux, septembre ne faisait que commencer. La mère entra dans le cimetière et s'arrêta devant la petite tombe, qui ressemblait plutôt à un grand bouquet de fleurs parfumées. S'agenouillant, elle appuya son visage contre la tombe, comme si elle espérait apercevoir, à travers l'épaisse couche de terre, son petit garçon. Comme elle se rappelait vividement son sourire, l'expression aimante de ses yeux ! Ils étaient restés les mêmes même sur son lit de maladie ! Elle ne les oublierait jamais ! Que de choses disait son regard lorsqu'elle se penchait vers lui et prenait sa main, cette main qu'il n'avait déjà plus la force de lever lui-même !... Et voilà que, comme autrefois, lorsqu'elle s'asseyait près de son petit lit, elle s'asseyait maintenant près de sa petite tombe ! Mais désormais, elle pouvait donner libre cours à ses larmes, et elles coulaient en torrent sur la tombe.

— Veux-tu aller vers ton enfant ? — retentit près d'elle une voix. Elle résonna si clairement et trouva un écho si profond dans son cœur. Elle se retourna ; près d'elle se tenait une forme humaine, enveloppée dans un long manteau noir, avec

un capuchon sur la tête. Elle plongea son regard dans ce visage : il était sévère, mais inspirait confiance, les yeux brûlaient d'une pure flamme juvénile.

— Vers mon enfant ! — répéta la mère avec une supplication désespérée.

— Oseras-tu me suivre ? — demanda l'apparition. — Je suis la Mort !

La mère fit un signe de tête affirmatif. À cet instant même, il lui sembla que chaque étoile au-dessus d'elle s'enflamma comme une pleine lune et illumina le tapis multicolore de fleurs sur la tombe ; puis la couche de terre s'affaissa doucement sous elle, tel un voile flottant dans les airs, et elle commença à s'enfoncer dans le sol. L'apparition la recouvrit de son manteau noir, et autour d'elle régna l'obscurité sépulcrale. La mère descendit plus bas que ne pénètre la bêche du fossoyeur ; le cimetière devint un toit au-dessus de sa tête.

Le manteau s'écarta. La mère se trouva dans une immense pièce accueillante. Une sorte de demi-lumière y régnait, mais elle ressentit aussitôt qu'elle serrait son enfant contre son cœur. Il lui souriait, rayonnant d'une beauté nouvelle et inconnue pour elle ; elle poussa un cri, mais son cri ne fut point entendu : près d'elle, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant, résonnait une musique merveilleuse. Jamais de sa vie elle n'avait entendu de sons aussi divins ; ils provenaient de derrière un rideau noir et épais séparant cette pièce du grand pays de l'éternité.

— Maman ! Ma chère maman ! — entendit-elle la voix de son enfant. C'était sa voix douce et familière ! Les baisers pleuvaient après les baisers ; la mère était hors d'elle de joie, mais l'enfant montra du doigt le rideau noir.

— Comme c'est merveilleux là-bas ! Pas comme sur terre ! Tu vois, maman ? Tu les vois tous, les bienheureux ?

Et la mère regarda là où l'enfant indiquait, mais elle ne vit rien d'autre qu'une noire obscurité ; car elle regardait avec des yeux corporels, et non point comme l'enfant, rappelé par Dieu auprès de Lui. La mère entendait les sons, mais ne pouvait comprendre les paroles qui auraient pu lui rendre la foi.

— Maintenant, je sais voler, maman ! — dit l'enfant. — Je peux m'envoler avec les autres bons enfants directement vers Dieu ! J'ai très envie de voler vers Lui, mais si tu pleures ainsi, je ne pourrai pas te quitter ! Et j'en ai tellement envie ! Est-ce possible ? Toi aussi, tu viendras bientôt me rejoindre, maman !

— Oh, reste, reste avec moi ! — implora-t-elle. — Encore une minute ! Laisse-moi te regarder encore une fois, t'embrasser, te serrer contre mon cœur !

Et elle le pressait fortement contre elle, le couvrant de baisers. Soudain, quelqu'un, d'en haut, l'appela par son nom ; l'appel résonnait plaintivement. Qui donc pouvait bien l'appeler ainsi ?

— Entends-tu ? — dit l'enfant. — C'est papa qui t'appelle !

Quelques secondes plus tard, on entendit de profonds soupirs, comme des sanglots d'enfants.

— Ce sont tes sœurs qui pleurent ! — dit l'enfant. — Maman, tu ne les as pas oubliées, n'est-ce pas !

Elle se souvint de ceux qu'elle avait abandonnés sur terre, et l'horreur la saisit ; elle se mit à observer attentivement les ombres qui passaient près d'elle, et il lui sembla en reconnaître certaines. Elles traversaient la chambre de la mort et disparaissaient derrière le rideau noir. Et si elle voyait ici même son mari et ses filles ? Non, leurs appels et leurs soupirs résonnaient encore là-haut. Elle avait failli tout à fait les oublier pour l'amour du défunt !..

— Maman, les cloches célestes ont sonné ! Maman, le soleil se lève ! — dit l'enfant.

Un flot éblouissant de lumière se précipita vers elle, l'enfant disparut, et elle remonta vers le haut... Le froid la saisit, elle leva la tête et vit qu'elle gisait dans le cimetière, sur la tombe de son enfant : Dieu, dans son sommeil, lui avait envoyé consolation et soutien, avait illuminé son esprit. Elle tomba à genoux et dit :

— Pardonne-moi, Seigneur, d'avoir voulu arrêter l'essor de l'âme immortelle, d'avoir oublié mon devoir envers les vivants, ce devoir que Toi-même Tu m'as imposé !

La prière soulagea son âme. Et voici que le soleil se leva, un oiseau chanta au-dessus de sa tête, les cloches sonnèrent pour les matines... Comme tout devint merveilleux alentour ! Et une sainte paix s'établit dans son âme. Elle connut Dieu et son devoir, et se hâta de retourner à la maison. La voilà qui se penche sur son mari, le réveille d'un baiser ardent, et de ses lèvres s'échappent des paroles chaleureuses et sincères, pleines de courage et de consolation. Elle, comme il convient à une épouse courageuse et forte d'esprit, ouvrit pour lui dans son cœur est une source de consolation.

« La volonté de Dieu dirige tout vers le mieux ! »

Et son mari lui demanda :

— Où as-tu puisé cette force consolatrice ?

Elle l'embrassa, embrassa ses filles et répondit :

— Dieu me l'a envoyée sur la tombe de mon enfant !